

COURS DE PIERRE BRIANT
HISTOIRE D'ALEXANDRE ET HISTOIRE DE L'EXPANSION EUROPEENNE

1 – ALEXANDRE DANS L'HISTOIRE DU COMMERCE DE HUET (1716)

1.1. La parution du livre de Huet (1716) et l'occasion de sa préparation

- *L'Avertissement* du libraire.
- La *Préface* de Huet : la commande de Colbert, et le contexte politique.
- Date du rapport
- Analyse du *Discours* de Charpentier
- Huet et Colbert
- Résonances contemporaines de *l'Histoire*.

1.2. Analyse de *l'Histoire de la Navigation*

- 1.2.1. L'organisation du livre.
- 1.2.2. Avant Alexandre
- 1.2.3. Alexandre
- 1.2.4. Rome des origines à Constantinople ;
- 1.2.5. Retour sur les Perses et Alexandre : L'Alexandre de Huet
- 1.2.6. Conclusion

1.2. L'influence de Huet : Histoires de la navigation, du commerce, des explorations et de la géographie.

1.3. De Huet à Montesquieu

2-L'ALEXANDRE DE VOLTAIRE.

2.1. Le choix du sujet.

- 2.1.1. Histoire ancienne/histoire moderne
- 2.1.2. Histoire de l'Europe/reste du monde
- 2.1.3. La manière d'écrire l'histoire

2.2. Rois, héros, grands hommes

2.3. La place d'Alexandre

- 2.3.1. Alexandre dans la Correspondance de Voltaire.
- 2.3.2 Alexandre dans les livres d'histoire
- 2.3.2.1. le débat sur le « discours scythe »
- 2.3.2.2. le débat sur Alexandre et Jérusalem

2.4. Bilan

3- OPPOSANTS ET PARTISANS DE L'ALEXANDRE DE MONTESQUIEU

3.1. Mably et de Sainte-Croix

3.2. Gillies, Robertson et Vincent (Écosse et Angleterre)

3.3. Heeren et histoire d'Alexandre en Allemagne

Livre XXI. - Des lois dans le rapport qu'elles ont avec le commerce, considéré dans les révolutions qu'il a eues dans le monde.

Chapitre I. Quelques considérations générales

Chapitre II. Des peuples d'Afrique

Chapitre III. Que les besoins des peuples du midi sont différents de ceux des peuples du nord

Chapitre IV. Principale différence du commerce des anciens d'avec celui d'aujourd'hui

Chapitre V. Autres différences

Chapitre VI. Du commerce des anciens

Chapitre VII. Du commerce des Grecs

Chapitre VIII. D'Alexandre. Sa conquête

Chapitre IX. Du commerce des rois grecs après Alexandre

Chapitre X. Du tour de l'Afrique

Chapitre XI. Carthage et Marseille

Chapitre XII. Île de Délos. Mithridate

Chapitre XIII. Du génie des Romains pour la marine

Chapitre XIV. Du génie des Romains pour le commerce

Chapitre XV. Commerce des Romains avec les Barbares

Chapitre XVI. Du commerce des Romains avec l'Arabie et les Indes

Chapitre XVII. Du commerce après la destruction des Romains en Occident

Chapitre XVIII. Règlement particulier

Chapitre XIX. Du commerce depuis l'affaiblissement des Romains en Orient

Chapitre XX. Comment le commerce se fit jour en Europe à travers la barbarie

Chapitre XXI. Découverte de deux nouveaux mondes: état de l'Europe à cet égard

Chapitre XXII. Des richesses que l'Espagne tira de l'Amérique

Chapitre XXIII. Problème

Huet et Montesquieu : ouvertures

Huet	EL XXI.
<p>« Les choses étaient en cet état, lorsqu'Alexandre attaqua l'empire des Perses, et par la conquête qu'il en fit, changea, pour ainsi dire, la face du monde, et fit une grande révolution dans les affaires du commerce. Il faut donc regarder cette conquête, et principalement la prise de Tyr et la fondation d'Alexandrie, comme une nouvelle époque du commerce. Ce changement arrivé dans le gouvernement des états, et dans les intérêts des peuples, ayant ouvert de nouveaux ports et de nouveaux passages, fit prendre un nouveau tour à la conduite du trafic. »</p>	<p>« Quatre événements arrivés sous Alexandre firent dans le commerce une grande révolution: la prise de Tyr, la conquête de l'Égypte, celle des Indes et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays »</p>

Alexandrie chez Huet et chez Montesquieu

Huet	Montesquieu
<p>« La fondation d’Alexandrie [fut un] grand et heureux dessein, de quelque côté qu’on le regarde, et qui, en son genre, n’a jamais eu d’égal... Alexandre, considérant tous ces avantages, et roulant dans sa tête de vastes desseins pour une monarchie universelle, jugea à propos d’établir le siège principal du commerce et d’y choisir un lieu qui fut comme le nœud de toutes les parties du monde, et qui, étant situé entre Tyr et Carthage, pût s’attirer en même temps le commerce de l’une et de l’autre. »</p>	<p>« Ce conquérant avait fondé Alexandrie, dans la vue de s’assurer de l’Égypte: c’était une clef pour l’ouvrir, dans le lieu même où les rois ses prédécesseurs avaient une clef pour la fermer ; et il ne songeait point à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvait seule lui faire naître la pensée.</p> <p>Il paraît même qu’après cette découverte, il n’eut aucune vue nouvelle sur Alexandrie. Il avait bien, en général, le projet d’établir un commerce entre les Indes et les parties occidentales de son empire; mais, pour le projet de faire ce commerce par l’Égypte, il lui manquait trop de connaissances pour pouvoir le former. Il avait vu l’Indus, il avait vu le Nil; mais il ne connaissait point les mers d’Arabie qui sont entre deux ».</p>

Montesquieu et les Romains

1- « Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entra dans le plan de sa conquête » (X.14).

2- « Les Romains ne faisaient cas que des troupes de terre, dont l'esprit était de rester toujours ferme, de combattre au même lieu, et d'y mourir. Ils ne pouvaient estimer la pratique des gens de mer, qui se présentent au combat, fuient, reviennent, évitent toujours le danger, emploient la ruse, rarement la force. Tout cela n'était point du génie des Grecs, et était encore moins de celui des Romains » (XXI.13 : ***Du génie des Romains pour la marine***).

3- « On n'a jamais remarqué aux Romains de jalousie sur le commerce. Ce fut comme nation rivale, et non comme nation commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage. Ils favorisèrent les villes qui faisaient le commerce, quoiqu'elles ne fussent pas sujettes: ainsi ils augmentèrent, par la cession de plusieurs pays, la puissance de Marseille. Ils craignaient tout des barbares, et rien d'un peuple négociant. D'ailleurs, leur génie, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement, les éloignaient du commerce » (XXI. 14 : ***Du génie des Romains pour le commerce***).

4- « Les Romains avaient fait, de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, un vaste empire: la faiblesse des peuples et la tyrannie du commandement unirent toutes les parties de ce corps immense. Pour lors, la politique romaine fut de se séparer de toutes les nations qui n'avaient pas été assujetties: la crainte de leur porter l'art de vaincre fit négliger l'art de s'enrichir. Ils firent des lois pour empêcher tout commerce avec les barbares » (XXI.15 : ***Commerce des Romains avec les barbares***).

Huet, Rome et le commerce

« **Le commerce ne fut pas la principale vue des Romains** dans les guerres qu'ils entreprirent, comme il le fut dans la plupart de celles des Carthaginois. Ils songèrent à étendre leur domination, et à faire des conquêtes, et ils y réussirent. Mais des gens d'une si profonde sagesse n'ignoraient pas combien les richesses étaient nécessaires à leurs desseins, et qu'ils n'avaient point de moyen plus sûr pour les acquérir, que le Commerce » (p. 123).

« Il paraît évidemment que les Romains ne commencèrent pas à se mêler des affaires de la mer, lorsqu'ils passèrent pour la première fois en Sicile avant la première guerre punique... **Il est donc constant que les Romains s'appliquaient à la mer dès le temps de leurs Rois, premièrement pour le négoce, et ensuite beaucoup plus pour la guerre...** » (p. 130).

« Les Romains se trouvèrent alors sans contredit souverains de la mer, sur laquelle ils tinrent cette année cent galères. **Leur commerce devint florissant**, et l'abondance fut si grande à Rome que les Marchands payaient les Nautonniers en bled, pour le prix de leurs voitures » (p. 142).

« les vaisseaux [séleucides] étaient inférieur en grandeur et en force à ceux des Romains, mais ils les surpassaient en légèreté, car, **jusqu'alors, les Romains n'entendaient guère la marine** » (p. 150).

« Les Romains se rendirent maîtres de toute la partie occidentale de la mer Méditerranée, et **se mirent en pouvoir d'y exercer un libre et riche commerce, lorsque les affaires de la guerre le permettaient**. Ils étendirent encore leur puissance maritime jusqu'au Cap Malée » (p. 156-7).

« Cette flotte se trouvait en mauvais état, par le peu de soin que l'on en avait pris. La plupart des matelots étaient morts ou absents ; ceux qui restaient avaient été mal payés et mal entretenus : marque du **peu d'application que Rome avait alors au trafic**. On travailla avec ardeur à la rétablir » (p.163).

« **Ce ne fut qu'après la destruction de Carthage que Rome commença à avoir un commerce réglé avec l'Afrique ; car il n'y en avait aucun auparavant**, comme l'assure Suétone en termes exprès dans la vie de Térence. Ce commerce consistait principalement dans la vente des esclaves, dont le nombre s'accrut fort par la ruine de Carthage, et par celle de Corinthe,

qui arriva bientôt après, et ce trafic se faisait principalement dans l'île de Délos » (p. 173).

« La ruine de Carthage et de Corinthe fit changer de face aux affaires de la mer. Utique devint la capitale de l'Afrique, mais avec peu de pouvoir sur la terre, et moins encore sur la mer, dont les Romains se trouvaient les maîtres. **Mais comme la guerre les occupait principalement, le soin du commerce fut fort négligé** » (p. 182 ; cf. p. 264).

« La ruine de Carthage et de Corinthe apporta de grands changements dans les affaires du commerce, et que plusieurs autres villes, et Rome principalement en profitèrent. **Mais néanmoins les dispositions ne s'y trouvant pas pareilles, le commerce en reçut une grande décadence** » (p. 263).

« Après la défaite des Pirates, la mer Méditerranée étant libre, **le commerce put se rétablir entre les peuples qui habitaient sur ses côtes : mais les Romains furent ceux qui en profitèrent le moins. Ils cherchaient bien plus à s'agrandir par la guerre que par les richesses qu'apporte le commerce.** Et quand ils auraient voulu s'accroître par cette voie, les guerres civiles qui survinrent et qui apportèrent un si grand changement dans leur État auraient traversé ce dessein » (p. 193).

« **Car encore qu'il soit bien constant que les grands efforts qu'ils faisaient pour se conserver l'empire de la mer eût la domination de la terre pour fin principale, on ne peut pas croire néanmoins qu'un Sénat et un peuple aussi sage qu'était celui de Rome ne vît pas combien le trafic leur était nécessaire pour leur subsistance,** pour l'accroissement de leurs richesses et pour l'ornement de leur ville. J'appelle trafic tout l'art et toute l'industrie qu'on employait pour faire venir à Rome les marchandises étrangères » (p. 262).

« La bataille d'Actium causa encore une grande révolution dans les affaires de la mer (p269)... Ce fut principalement cette bataille qui fit connaître les avantages que l'on pouvait tirer des vaisseaux que l'on appelait encore liburnes, dont j'ai déjà parlé » (p. 170-1)

« En ce temps de la naissance de l'empire, les Romains se trouvant maîtres de la plus grande partie du monde connu, **le commerce ne s'exerça que sous leur bon plaisir, et il aurait fait de bien plus grands progrès, si le soin d'affermir et d'étendre leur domination n'avait fait leur principal et presque leur unique emploi** »

« Cette pratique de la mer, dans laquelle les Romains s'entretenaient alors, perfectionna fort leur commerce et leur navigation. Comme ils négociaient

souvent avec des peuples bien plus experts qu'eux dans la marine, ils n'avaient pas de honte de s'instruire par leur exemple, et même d'imiter leurs supercheries dans le trafic ; ce que Strabon n'a pas dissimulé. Ce fut d'eux qu'ils apprirent à se servir des mêmes hommes pour le service de la navigation et pour le service de la guerre [soldats et rameurs à la fois ; empruntent aux Vénètes de Vannes la couleur de la mer, « qui avaient eu de la réputation et d'autorité dans les affaires de la mer]. Comme les Romains s'instruisaient dans l'art de la mer et du commerce par les exemples des nations qu'ils subjuguèrent, lorsqu'ils croyaient pouvoir en profiter, ils instruisaient aussi dans le même art les peuples grossiers qu'ils assujétissaient à leur empire, selon le rapport de Strabon » (p. 276-8).

« Les médailles anciennes nous font aussi connaître, ce que j'ai déjà remarqué, que les Romains, presque dans tous les temps, **ont principalement cultivé la navigation par rapport à la guerre, et que le commerce en a été le moindre objet...** Quand Agrippa et le jeune Pompée prirent le titre de Préfet de la flotte et de la côte maritime.... Ils n'avaient assurément que la guerre en vue » (p. 278)

« Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la bataille d'Actium, Rome ne se trouva pas moins puissante sur la mer que sur la terre » (p. 280).

« Mais rien n'avança tant le commerce de Rome que la réduction de l'Égypte en forme de province, qui fut faite par Auguste après la bataille d'Actium. Elle lui assura une subsistance abondante par les bleds que cette fertile contrée fournissait, et lui ouvrit les Indes par le commerce que Ptolémée Philadelphe y avait établi longtemps auparavant » (p. 282-3).

À Monsieur Colbert, Ministre et Secrétaire d'État.

Préface.

Occasion de cet ouvrage

« Il ne fallait pas, Monseigneur, une autorité moindre que la vôtre, pour me faire quitter les autres études qui m'occupent depuis longtemps, et qui conviennent au genre de vie que j'ai choisi, pour en entreprendre une autre si différente, et vous rapporter l'Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens. Celui qui a écrit depuis peu par vos ordres des avantages que peut attirer à cet État le commerce des Indes, s'en est acquitté si heureusement qu'on ne peut pas douter qu'il n'eût développé avec un pareil succès la matière dont vous me chargez, et qu'il n'eût pleinement satisfait au zèle que vous donne, pour la gloire et l'abondance de la France, l'emploi que vous exercez avant tant de vigilance et de capacité d'Inspecteur et de Surintendant général du commerce et de la navigation de ce royaume. Cette raison même que vous m'alléguez du peu de soin que l'on a pris jusqu'ici de l'éclaircir est précisément celle qui me fait sentir la difficulté de l'entreprise, et m'en fait appréhender l'événement, n'ayant aucun précurseur qui me fraie cette route, ni aucun guide qui m'y conduise, ni aucun appui qui me soutienne. Mais toutes ces considérations cessent au désir de vous plaire, et de donner au Public une marque du pouvoir absolu, et de l'extrême reconnaissance que vous ont acquis sur moi les grâces dont vous m'avez comblé » (p. 1-3).

CONCLUSION. — « Voilà, Monseigneur, ce que ma mémoire, mes observations, et mes réflexions m'ont pu fournir sur l'Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens. J'aurais pu enrichir cet ouvrage par une plus grande et plus curieuse recherche ; mais vous savez que mon temps n'est pas à moi, que je ne puis m'en attribuer la disposition, et le divertir ailleurs, sans une espèce de larcin, ou du moins sans une infidélité, que votre exemple me reprocherait incessamment, en voyant votre application si constante et si infatigable à l'utilité publique et à vos devoirs » (p. 449).

Huet, Montesquieu et Alexandrie

Huet 1716	Montesquieu XXI, 1748/VII, 1757/VIII
<p>« Les choses étaient en cet état, lorsqu'Alexandre attaqua l'empire des Perses, et par la conquête qu'il en fit, changea, pour ainsi dire, la face du monde, et fit une grande révolution dans les affaires du commerce. Il faut donc regarder cette conquête, et principalement la prise de Tyr et la fondation d'Alexandrie, comme une nouvelle époque du commerce. Ce changement arrivé dans le gouvernement des états, et dans les intérêts des peuples, ayant ouvert de nouveaux ports et de nouveaux passages, fit prendre un nouveau tour à la conduite du trafic ».</p>	<p>Quatre événements arrivés sous Alexandre firent, dans le commerce, une grande révolution ; la prise de Tyr, la conquête de l'Égypte, celle des Indes et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays</p> <p>Ce conquérant avait fondé Alexandrie, dans la vue de s'assurer de l'Égypte ; c'était une clef pour l'ouvrir, dans le lieu même où les rois ses prédécesseurs avaient une clef pour la fermer. Et il ne songeait point à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvait faire seule naître la pensée.</p>

Huet, Montesquieu et l'ouverture de la route des Indes

Huet	Montesquieu
<p>« Alexandre, après avoir défait Porus, et dompté les Indiens, s'appliqua à la connaissance des mers de l'Orient. Plusieurs Phéniciens, entendus au fait de la marchandise, suivaient son armée. Ils se chargèrent de beaucoup d'aromates précieux, qui naissent dans les Indes. Alexandre fit bâtir des ports vers l'embouchure de l'Indus, et il entra lui-même par ce fleuve dans l'océan. A son retour des Indes, il y entra encore par l'Eulée, fleuve qui traverse la Susiane, et rentra par l'Euphrate. Ce fut alors qu'il fit détruire toutes ces cataractes que les Perses, peu intelligents dans la marine, avaient construites à l'embouchure et le long de l'Euphrate, pour empêcher l'abord des étrangers dans leur pays. Avant que de partir des Indes, il avait envoyé des flottes sous le commandement de Néarque et d'Onésicrite, pour reconnaître l'Orient, et parcourir les rivages de l'Asie. Elles étaient sorties de l'Indus, et elles rentrèrent dans l'Euphrate ».</p> <p>« Mais quoi que la mort d'Alexandre prévint la plupart de ces desseins, il n'avait pas laissé, pendant les deux dernières années de sa vie, de rouvrir le chemin au négoce des Indes, et au rétablissement de leur ancienne correspondance avec l'Égypte, que la fondation d'Alexandrie devait réchauffer, et rendre bien plus utile, et bien plus étendue, en la faisant passer jusqu'aux extrémités de l'occident ».</p>	<p>« Pour lors il forma le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime, comme il les avait unis par des colonies qu'il avait établies dans les terres.</p> <p>Il fit construire une flotte sur l'Hydaspe... De retour à Patala il se sépara de sa flotte, et prit la route de terre pour lui donner du secours, et en recevoir. La flotte suivit la côte depuis l'embouchure de l'Indus... Néarque et Onésicrite ont fait le journal de cette navigation, qui fut de dix mois. Ils arrivèrent à Suse; ils y trouvèrent Alexandre qui donnait des fêtes à son année.</p> <p>Ce conquérant avait fondé Alexandrie, dans la vue de s'assurer de l'Égypte: c'était une clef pour l'ouvrir, dans le lieu même où les rois ses prédécesseurs avaient une clef pour la fermer ; et il ne songeait point à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvait seule lui faire naître la pensée.</p> <p>À peine fut-il arrivé des Indes, qu'il fit construire de nouvelles flottes, et navigua sur l'Euléus le Tigre, l'Euphrate et la mer: il ôta les cataractes que les Perses avaient mises sur ces fleuves: il découvrit que le sein Persique était un golfe de l'Océan. Comme il alla reconnaître cette mer, ainsi qu'il avait reconnu celle des Indes; comme il fit construire un port à Babylone pour mille vaisseaux, et des arsenaux; comme il envoya cinq cents talents en Phénicie et en Syrie, pour en faire venir des nautoniers, qu'il voulait placer dans les colonies qu'il répandait sur les côtes; comme enfin il fit des travaux immenses sur l'Euphrate et les autres fleuves de l'Assyrie, on ne peut douter que son dessein ne fût de faire le commerce des Indes par Babylone et le golfe Persique ».</p>

Esprit de conquête chez les Romains d'après Melon, *Essai politique sur le Commerce* (1732), Chap. VII *Du Gouvernement militaire*
(Extraits)

Les Romains n'avaient qu'un commerce de nécessité, et peu de police, hors la militaire; cependant ils sont devenus la plus puissante nation.

Les Arabes, également sans commerce et sans police, ont encore eu cet avantage sur les Romains, que leur puissance a été l'ouvrage de moins de cinquante ans ; au lieu que les Romains, après plus de quatre siècles de guerre continuelle, étaient à peine sortis de leur premier territoire.

Ces grands événements, les conquêtes mêmes d'Alexandre, de Gengis Khan, de Tamerlan etc. serviront encore à établir nos principes.

L'esprit de conquête et l'esprit de commerce s'excluent mutuellement dans une nation : mais ajoutons une observation qui n'est ni moins assurée ni moins importante, c'est que l'esprit de conquête et l'esprit de conservation ne sont pas moins incompatibles, c'est-à-dire que lorsque la nation conquérante cesse de l'être, elle est bientôt subjuguée; mais l'esprit de commerce est toujours accompagné de la sagesse nécessaire pour la conservation. Il cherche moins à étendre des frontières qu'à bâtir des forteresses pour sa tranquillité. Le courage s'entretient par les périls attachés aux grandes navigations, quoiqu'il ne soit pas agité de l'ambition effrénée d'envahir les terres de ses voisins.

Les Carthaginois, avec des troupes mercenaires, ont remporté les plus grands avantages sur les Romains, qu'ils ont été sur le point de soumettre ; et c'est par des circonstances particulières et étrangères à la différente forme de leur gouvernement, défectueux partout, que les Romains ont enfin été les vainqueurs. Alors même l'esprit de commerce et de conservation était pour ainsi dire dans son enfance, et n'avait pas eu le temps de se perfectionner; au lieu que l'esprit de conquête est encore plus impétueux dans sa source que dans ses progrès. Si les Carthaginois avaient eu des frontières fortifiées, s'ils avaient uni l'esprit de conservation avec l'esprit intéressé de découvrir de nouveaux pays pour leur commerce, les Romains n'auraient été pour eux, dans la première guerre punique, qu'une troupe de bandits.

Rome, jusqu'à ses empereurs, a plutôt été un camp qu'une ville, et ses habitants étaient plutôt des soldats que des citoyens occupés à se policer et à se procurer avec équité ce qui leur manquait. Les empereurs, qui devaient leur élévation aux milices, étaient des généraux toujours embarrassés à contenir cette milice insolente, dont ils étaient dépendants. Ils ne pensaient ni à s'assurer des frontières, ni à policer leurs États, où l'on ne parvenait aux honneurs et aux richesses que par la guerre.

Dès que le temps et le manque de discipline eurent amolli l'esprit de conquêtes, ils furent aisément subjugués par les peuples du Nord, qui avaient la férocité des premiers Romains, et ces nouveaux conquérants devinrent bientôt eux-mêmes la conquête de leurs semblables.

Bibliographie citée dans deux articles de l'Encyclopédie :

Commerce

« La matière du *Commerce* est immense; on n'a pu qu'ébaucher les premiers principes, dont un esprit droit & réfléchissant tirera aisément les conséquences. Pour s'instruire davantage, on peut consulter l'excellent *essai* de M. Melon; les *réflexions politiques* de M. Dutot, avec leur examen; le *parfait négociant*; le *dictionnaire du Commerce*; *l'esprit des lois*; les *réglemens & les ordonnances de France*; les *statuts d'Angleterre*, & presque tous les livres Anglois sur le *Commerce*, sont les sources les plus sûres. »

Colonie

« On peut consulter sur les *colonies* anciennes la *Genese*, *chap. x.* Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile, Strabon, Justin, la *géographie sacrée* de Sam. Bochart, *l'histoire du commerce & de la navigation des anciens*, la *dissertation* de M. de Bougainville *sur les devoirs réciproques des métropoles & des colonies Greques*: à l'égard des nouvelles *colonies*, M. Melon dans son *essai politique sur le commerce*, & *l'esprit des lois*, ont fort bien traité la partie politique: sur le détail, on peut consulter les *voyages* du P. Labat, celui de don Antonio de Ulloa, de M. Fraizier, & le livre intitulé *commerce de la Hollande* ».

Alexandre et le Commerce dans l'Encyclopédie, art. « Commerce », p. 692.

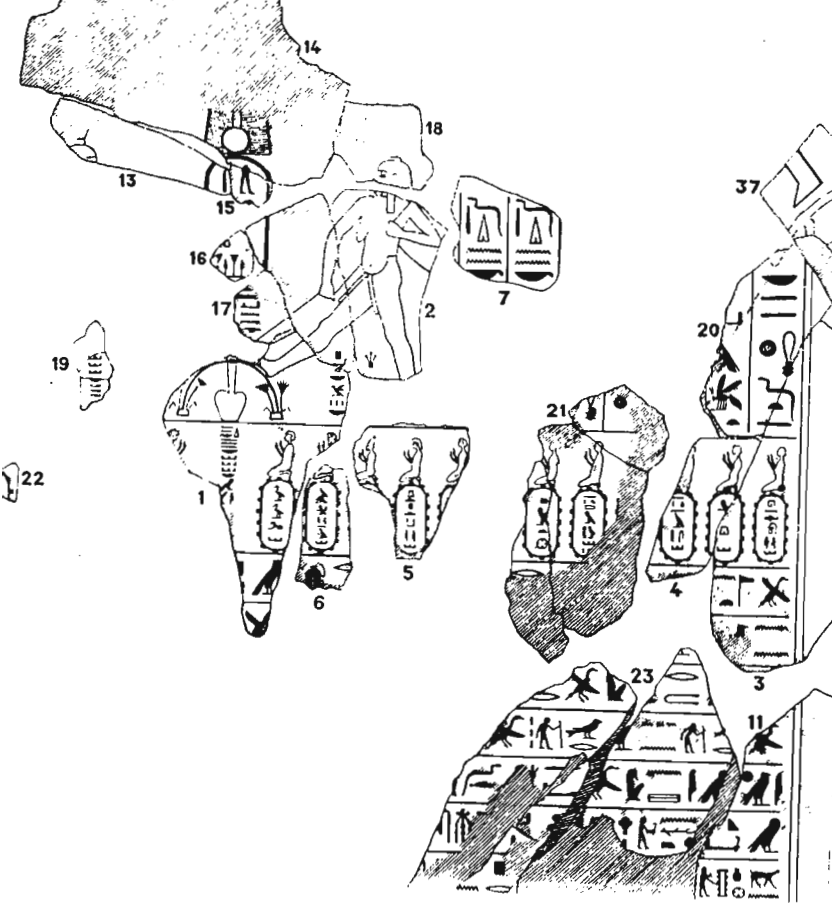
« Alexandre parut; il aima mieux être le chef des Grecs que leur maître: à leur tête il fonda un nouvel empire sur la ruine de celui des Perses. Les suites de sa conquête forment la troisième époque du *Commerce*.

Quatre grands événements contribuèrent à la révolution qu'éprouva le *Commerce* sous le règne de ce prince.

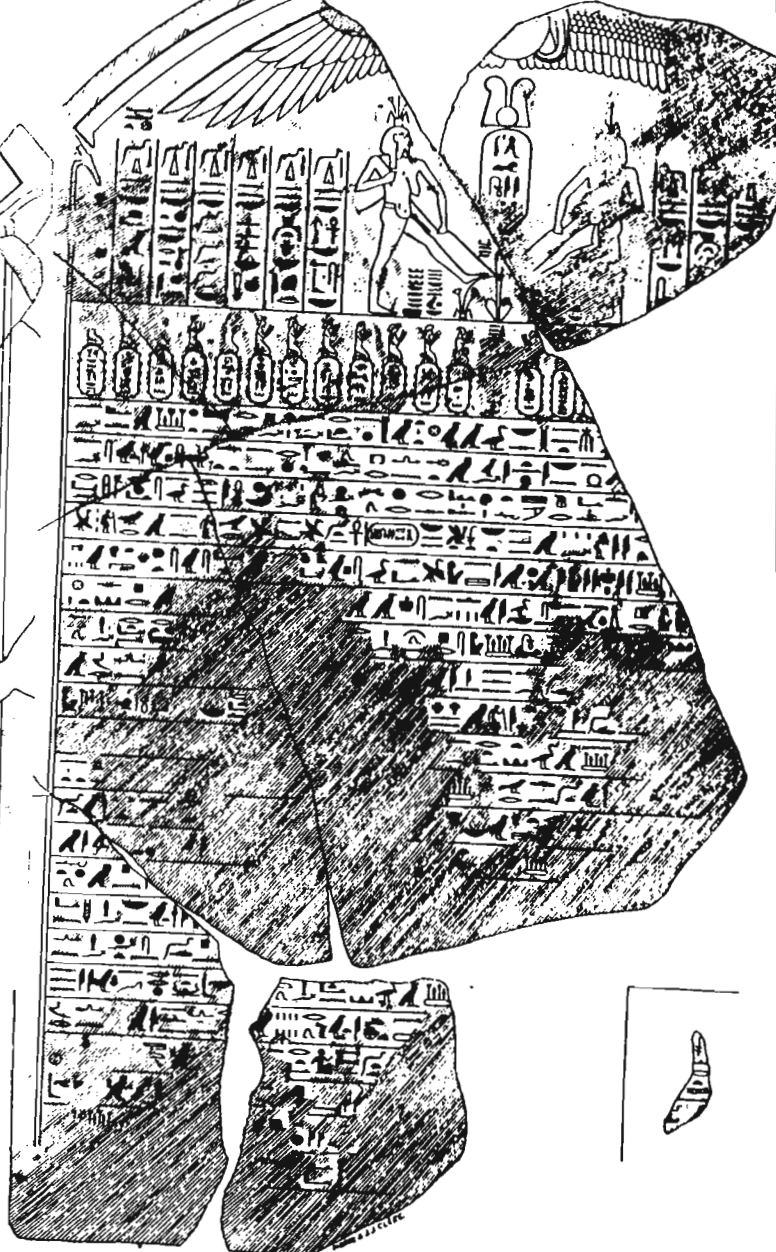
- Il détruisit la ville de Tyr, & la navigation de la Syrie fut anéantie avec elle.
- L'Égypte qui jusqu'alors ennemie des étrangers s'était suffi à elle-même, communiqua avec les autres peuples après sa conquête.
- La découverte des Indes & celle de la mer qui est au midi de ce pays en ouvrirent le *commerce*.
- Alexandrie bâtie à l'entrée de l'Égypte devint la clé du *commerce* des Indes, & le centre de celui de l'Occident.

Après la mort d'Alexandre, les Ptolémées ses successeurs en Égypte suivirent assidûment les vues de ce prince; ils s'en assurèrent le succès par leurs flottes sur la mer ».

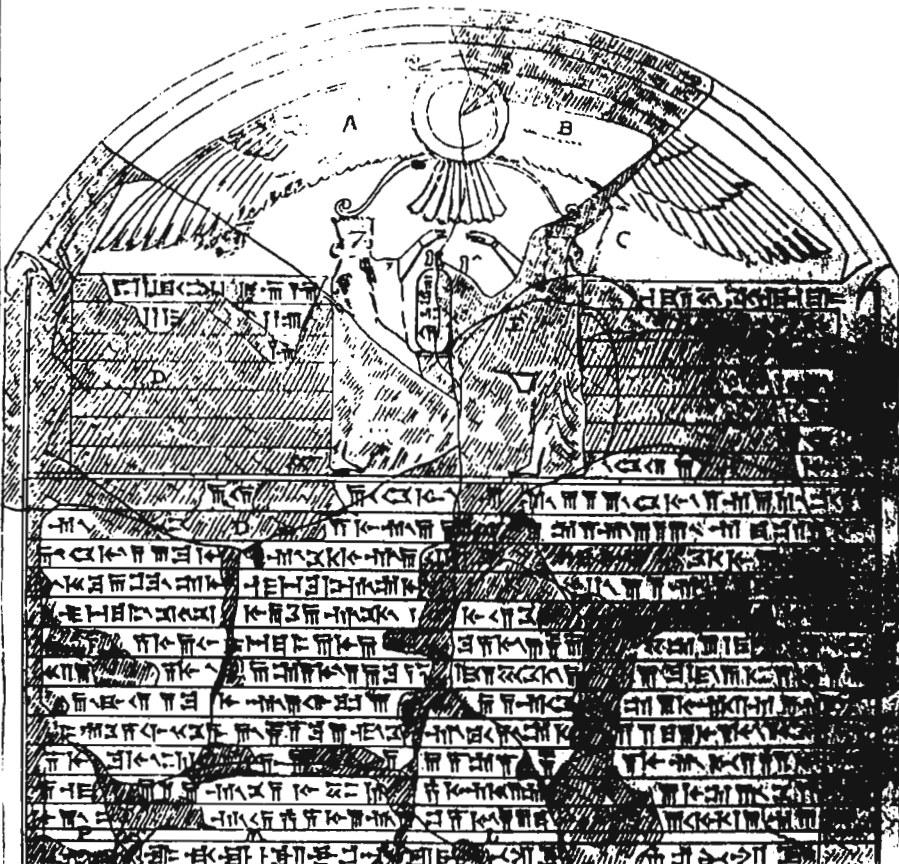
Huet 1716	Montesquieu XXI, 1748/VII, 1757/VIII
« Les choses étaient en cet état, lorsqu'Alexandre attaqua l'empire des Perses, et par la conquête qu'il en fit, changea, pour ainsi dire, la face du monde, et fit une grande révolution dans les affaires du commerce. Il faut donc regarder cette conquête, et principalement la prise de Tyr et la fondation d'Alexandrie, comme une nouvelle époque du commerce. Ce changement arrivé dans le gouvernement des états, et dans les intérêts des peuples, ayant ouvert de nouveaux ports et de nouveaux passages, fit prendre un nouveau tour à la conduite du trafic ».	Quatre événements arrivés sous Alexandre firent, dans le commerce, une grande révolution ; la prise de Tyr, la conquête de l'Égypte, celle des Indes et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays Ce conquérant avait fondé Alexandrie, dans la vue de s'assurer de l'Égypte ; c'était une clef pour l'ouvrir, dans le lieu même où les rois ses prédécesseurs avaient une clef pour la fermer. Et il ne songeait point à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvait faire seule naître la pensée.



Stèle de Kabret (Chalouf) : haut de la face hiéroglyphique (Posener, Pl.V)



Stèle de Tell el-Maskhūta (face hiéroglyphique ; Posener, Pl. IV)



Stèle de Kabret (Chalouf) : face cunéiforme (Menant 1887)

Mission fixée à un ambassadeur vénitien auprès du Soudan d'Égypte (1504)

« Il est une chose que nous ne voulons pas omettre, rappelée par beaucoup comme une mesure extrêmement opportune pour empêcher et interrompre du tout au tout la navigation des Portugais : à savoir que, avec beaucoup de facilité et en très peu de temps, on pourrait faire un canal. qui, partant de la Mer Rouge, conduisît directement de là en cette mer-ci, comme il fut d'autres fois question de le faire. On pourrait rendre ce canal sûr au moyen de deux forteresses construites à ses deux embouchures, de manière que d'autres n'y puissent pas entrer ou n'en puissent pas sortir, à l'exception de ceux que voudrait le seigneur Soudan. Une fois ce canal fait, on pourrait envoyer autant de navires et de galères qu'on voudrait pour chasser les Portugais, qui ne pourraient en aucune façon paraître dans ces mers. Nous considérons que ce canal serait d'une grande sécurité au pays du seigneur Soudan et y donnerait une utilité infinie.

« C'est pourquoi nous voulons que, non pas dans la première audience que tu auras du seigneur Soudan, mais dans une autre audience, avec grande dextérité et à quelque bonne occasion, raisonnant des mesures nécessaires comme ci-dessus, tu dises que beaucoup ici rappellent ce canal, en ayant l'air toutefois de rapporter plutôt l'opinion d'hommes experts en la matière, qu'aucun dessein ferme ou aucun souvenir de notre part, afin que le seigneur Soudan ne puisse prendre aucun ombrage ni supposer que nous faisons une telle requête à notre utilité particulière et à son propre dommage ou au péril de son état. Et cependant tu t'efforceras de la proposer de telle manière que ta proposition soit acceptée en bonne part, et par dessus tout tu feras entendre combien il résulterait de bien du susdit canal ».

Savary, Alexandrie et la communication par la mer Rouge.

« Il serait encore plus facile aux Français de faire ce commerce, s'il y avait communication de la Mer Méditerranée à la Mer Rouge... Il n'y aurait... qu'à faire un canal depuis Suès jusques au-dessus de Damiette où l'on compte environ cinquante à soixante lieuës, ou bien par le moyen d'un Canal qui irait depuis la Mer Rouge jusqu'au lieu le plus proche du Nil, d'où l'on compte environ vingt lieuës ».

« Si notre grand Monarque Louis le Grand était maître de l'Egypte, comme il serait à souhaiter, il surmonterait assurément par sa prudence et sa sagesse toutes les difficultés qui viennent d'être dites ; l'on verrait bientôt un nombre infini de peuples travailler à ce canal pour faire la communication de ces deux mers, et on verrait ce merveilleux dessein accompli pendant son heureux règne, de même que nous verrons celui du Languedoc dans deux ans au plus tard, qui donnera communication de l'Océan à la Méditerranée.

On avait cru ce dessein impossible , fondé sur ce que quelques empereurs romains n'y avaient pu réussir ; cependant notre sage Roy en est venu à bout en moins de seize ans, nonobstant toutes les grandes affaires qu'il a eu sur les bras, et les grandes dépenses qu'il a fallu faire pour soutenir une si grande guerre, qu'il a heureusement terminée par une Paix générale qu'il a bien voulu donner à tous les Rois et Princes confédérez de l'Europe contre lui, et cela par les soins infatigables de Monseigneur Colbert, auquel il avait confié l'exécution de cette grande entreprise ; aussi ne pouvait-elle manquer, puisqu'un si vigilant Ministre s'en mêlait, et à qui la fortune a toujours été favorable, aussi bien qu'au roi son bon Maître.

Quoi qu'il en soit de ce canal de navigation de Damiette au Suès serait extrêmement commode aux négociants de l'Europe ; car ils n'auraient plus que faire d'aborder à Alexandrie pour faire monter le Nil à leurs vaisseaux pour aller au Caire, comme ils font aujourd'hui, parce qu'ils pourraient aller droit à Damiette où serait le commencement du canal qui les conduirait droit au Suès, et delà par la mer Rouge à Gidda, et de Gidda à Mocka pour passer dans les Indes orientales et l'Arabie heureuse, si bon leur semblerait, où ils transporteraient [473] les

marchandises de l'Europe, et en rapporteraient d'autres pour leurs retours. »

Leibniz, *Projet de conquête de l'Égypte* présenté à Louis XIV (*Consilium Aegyptiacum*)

« La confiance publique témoigne tellement de sagesse à Votre Majesté que j'ose lui présenter un projet déjà connu des Anciens, mais en quelque sorte effacé par l'oubli...., un projet... le plus efficace possible pour porter celui qui l'exécutera à la souveraineté de la mer et du commerce, et qui sera loin d'être inutile aux préparatifs actuels ; qui enfin, calmant les haines excitées par sa puissance, élèvera Votre Majesté, aux applaudissements publics, à l'arbitrage et au généralat de la chrétienté, qui est à bon droit le plus grand de tous ceux que l'on puisse ambitionner, en même temps qu'il lui assurera une gloire immortelle une fois qu'elle aura osé se frayer pour elle ou ses descendants une voie vers les hauts faits d'Alexandre...

Au surplus, de tout temps l'Égypte fut d'un grand prix... Cambyse joignit par lui-même l'Égypte à ses possessions. Après avoir poursuivi Darius, Alexandre le Grand fit un détour pour ne pas laisser sur ses derrières l'Égypte, car il voyait qu'elle pouvait ruiner tous ses desseins. Il la tenait en si haute estime qu'il donna son nom à la ville qu'il fit construire dans ces parages et qu'il voulut y être enterré...

Ces développements m'ont paru nécessaires pour mettre en lumière le rôle et l'importance véritables de l'Égypte dans l'histoire du monde, et faire comprendre en même temps qu'elle ne présenta jamais d'obstacles sérieux à ceux qui vinrent l'attaquer. Alexandre, César, Auguste, l'occupèrent sans difficulté...

Les conquêtes qui peuvent résulter de la guerre entre les États chrétiens se bornent nécessairement à des fractions de territoire sans importance... Que la France, j'y consens, s'élève au-dessus des autres nations, mais qu'elle tourne ses armes contre les Barbares seulement. Terminez cette guerre d'un seul coup, comme cela est dans le caractère de la nation française, si bien qu'une expédition de ce genre semble lui être naturelle ; renversez et fondez des empires là où l'insuccès lui-même ne causera ni crainte, ni déshonneur.... Le roi très chrétien sera proclamé chef ou général des chrétiens, la France sera proclamée l'école de l'Europe, l'académie des esprits illustres, le marché de l'Océan et de la Méditerranée.... Si l'on envahit l'Égypte, cette guerre, qui aura le caractère, les résultats, les conséquences d'une guerre sacrée, qui sera applaudie comme telle, sera plus utile encore que toute autre, entreprise dans un but purement humain ; et ce ne sera pas seulement la Palestine, qui n'est plus peuplée que de ses ruines, que nous aurons conquise, mais encore l'Égypte, l'ornement de la terre, la mère des fruits, le centre du commerce...

Souveraine de la mer Méditerranée, la France ressuscitera l'empire d'Orient... Que la France ajoute des peuples à son empire, qu'elle propage la civilisation et les idées d'humanité au sein des pays les plus barbares ; qu'elle porte jusqu'aux dernières limites du monde la religion chrétienne ...

Montesquieu et le commerce par Suez
(*Mes Pensées* 270)

« Il faudrait que l'Empereur tâchât de faire un traité de commerce avec l'empereur des Abyssins, et s'ouvrît, pour ainsi dire, une entrée dans ce grand empire, dont les autres nations ne font le commerce que d'une manière indirecte : car il est difficile de faire de grands profits dans le commerce fait concurremment avec les Anglais et les Hollandais.

Ce qui a fait que la route du cap de Bonne-Espérance a paru plus avantageuse, c'est que, pour lors, une seule nation, qui était la vénitienne, faisait ce commerce. Ce qui faisait qu'elle vendait au prix qu'elle voulait, qu'elle n'achetait pas de la première main, qu'elle souffrait mille avanies des Turcs, beaucoup plus barbares et beaucoup moins timides qu'aujourd'hui.

Ce ne peut être la commodité et facilité du transport qui a ruiné le commerce des Indes par l'Égypte, et la difficulté de l'isthme de Suez. Ce trajet est si court qu'il n'a pas pu faire une si prodigieuse différence; d'autant plus qu'on transporte encore par Bassorah des marchandises des Indes à Alep, ce qui fait une distance prodigieuse par terre. Les Iles des Épiceries, les tributs que les Portugais exigeaient des princes de l'Inde, les conditions arbitraires qu'ils mettaient dans le commerce avec les Indiens, l'exclusion presque universelle qu'ils leur donnaient de la navigation, les droits qu'ils levaient lorsqu'ils naviguaient, les immenses profits du commerce du Japon, les épiceries qui leur tenaient lieu d'argent pour les achats qu'ils faisaient aux Indes, qui leur coûtaient peu, qu'ils leur vendaient au prix qu'ils voulaient, firent absolument tomber le commerce des Indes par l'Égypte. Et, comme les Hollandais ont succédé aux maximes et à la puissance des Portugais, c'est encore ce qui leur donne et leur donnera la supériorité dans le commerce sur les autres nations, soit qu'elles fassent ce commerce par la voie de l'Égypte ou celle du cap de Bonne-Espérance.

Comme les Hollandais sont obligés d'entretenir grand nombre de forteresses, beaucoup de forces de terré et de mer, leur commerce aux Indes n'est pas à beaucoup près si lucratif qu'il pourrait être; d'autant mieux que, pour ruiner le commerce des autres nations, ils font souvent des pertes volontaires, qui font que eux ni les autres ne tirent

pas de leur commerce tout l'avantage qu'ils en pourraient tirer. Avec tout cela, les Hollandais font de très grands profits, et les autres nations en font de très grands aussi.

On croit pouvoir assurer que la dépense serait beaucoup moindre par l'Égypte que par le cap de Bonne-Espérance, tant le tour de l'Afrique est long à faire, tant on est arrêté par les vents alizés, tant une longue navigation fait périr de matelots.

Enfin, le commerce à Trieste est bien autrement avantageux qu'à Ostende, par la facilité de distribuer les retours en Italie et dans les Pays-Héréditaires.

On pourrait aisément porter les marchandises des pays autrichiens à Alexandrie ou même Trieste.

Peut-être faudrait-il avoir un entrepôt au delà du détroit de Bab-el-Mandeb, afin de déposer les marchandises, lorsque ce détroit est difficile à passer.

Dans l'entrepôt qui serait choisi deçà ou delà le détroit, il y aurait des petits vaisseaux toujours occupés d'aller de la Mer Rouge aux Indes et revenir des Indes à la Mer Rouge, comme aussi pour aller du lieu de l'entrepôt à Suez et de Suez au lieu de l'entrepôt.

(Je ne dis pas que ceci fût impossible pour quelque autre puissance; mais cela l'est pour l'Empereur, à qui Trieste est absolument inutile. Il n'y a ni hommes ni marchandises à Trieste, ni dans tous ces pays-là, et il faudrait faire un trajet immense par terre pour mener les marchandises et en rapporter d'autres.) »

**Pierre BRIANT
Collège de France
Février-mars 2008**

-II-

Alexandre le Grand dans l'œuvre de Voltaire

Chronologie simplifiée de Voltaire (1694-1778)

- 1715 : Mort de Louis XIV
- 1726 : Exil à Londres
- 1727 : Commence l'*Histoire de Charles XII*
- 1731 : Première édition (saisie) de l'*Histoire de Charles XII*
- : Premiers volumes de l'*Histoire ancienne* de Rollin
- 1734 : Montesquieu, *Considérations sur les Romains*
- 1736 : Débuts de la correspondance avec Frédéric
- 1740 : Avènement de Frédéric
- 1741 : Commence son *Essai sur l'histoire générale*
- 1745 : *Nouveau plan d'une histoire de l'esprit humain*
- 1748 : *L'Esprit des Lois*.
- 1750 : Départ pour Berlin.
- 1751 : Parution du *Siècle de Louis XIV*.
- 1756 : Début de la guerre de sept ans
 - : Écrit l'Article « Histoire » pour l'*Encyclopédie*
 - : Première parution de l'*Histoire générale depuis Charlemagne*.
- 1757 : Débute les recherches pour une Histoire de Pierre le Grand
- 1760 : Parution de la première partie de l'*Histoire de la Russie*
- 1762 : Prise du pouvoir par Catherine II
 - : Nouvelle édition de l'*Essai sur les mœurs*.
- 1763 : Parution de la seconde partie de l'*Histoire de la Russie*
- 1770 : Début des *Questions sur l'Encyclopédie*
- 1774 : Mort de Louis XV
- 1775 : Soutien Turgot
- 1776 : *La Bible enfin expliquée*
- 1777 : *Commentaire sur l'Esprit des Lois*.
- 1778 : Mort de Voltaire

Alexandre le Grand dans l'œuvre de Voltaire

2.1-Le choix du sujet

- 2.1.2. Histoire ancienne/histoire moderne
- 2.1.2. Histoire de l'Europe/Reste du monde
- 2.1.3. La manière d'écrire l'Histoire : pas accumulation de faits

2.2.- Rois, héros, grand homme

2.3. La place d'Alexandre

- 2.3.1. Alexandre dans la Correspondance de Voltaire
- 2.3.2. Alexandre dans les livres d'histoire
 - 2.3.2.1. Alexandre et l'ambassadeur scythe : le débat sur la barbarie.
 - 2.3.2.2. Voltaire, Alexandre et Jérusalem

2.4. Bilan

Voltaire et Hérodote, fable et histoire

« Mais quand Hérodote rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables milésiennes. ... Le temps est si cher, & l'histoire si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.... L'histoire de Cyrus est toute défigurée par des traditions fabuleuses... Hérodote fait tuer Cyrus dans une expédition contre les Massagètes. Xénophon dans son roman moral & politique, le fait mourir dans son lit....On ne sait autre chose dans ces ténèbres de l'histoire, sinon qu'il y avait depuis très longtemps de vastes empires, & des tyrans dont la puissance était fondée sur la misère publique; que la tyrannie était parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infâmes plaisirs au sortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieillesse à la garde des femmes; que la superstition gouvernait les hommes; qu'un songe était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A mesure qu'Hérodote dans son histoire se rapproche de son temps, il est mieux instruit & plus vrai. Il faut avouer que l'histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événements que quelques récits vagues, enveloppés de contes puérils ... Hérodote devient le modèle des historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xerxès pour aller subjuguier la Grèce, & ensuite l'Europe. ... »

QUELQUES JUGEMENTS DE VOLTAIRE SUR ALEXANDRE

(1737-1777)

Conseils à un journaliste sur la philosophie, l'histoire, le théâtre (1737)

« Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatiguer d'encens s'ils avaient vécu sous lui ; qu'ils appellent Alexandre insensé ; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine général de la Grèce... chargé de venger son pays... Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius ; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est là surtout qu'il faut considérer les rois ; et c'est ce qu'on néglige ».

Dictionnaire philosophique (1760)

« Il n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves, et pour détruire les fables historiques, physiques et morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérants de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police La Reynie, tantôt de le faire enfermer, et tantôt de le faire pendre....

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. Alexandre aurait excipé qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Grèce, et étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; et qu'ayant toujours joint la

magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme et les filles de Darius ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, et qu'en tous cas il appelait de la sentence du sieur de La Reynie au tribunal du monde entier »

« Histoire », *Encyclopédie*, vol. VIII (1765)

« Après cette guerre du Péloponnèse, décrite par Thucydide, vient le temps célèbre d'Alexandre, prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'Univers. De son tems, & de celui de ses successeurs, florissait Carthage, & la république romaine commençait à fixer sur elle les regards des nations. Tout le reste est enseveli dans la Barbarie: les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord sont inconnus ».

Question sur l'Encyclopédie (1771)

« Quant on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit, quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police la Reynie, tantôt de le faire enfermer et tantôt de le faire pendre.... ».

« Tout ce qu'on peut recueillir de certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles, qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, et celle du commerce du monde ; et qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années »

Essai sur les Mœurs

« Alexandre, que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, et qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce et le lien des nations : elle l'avait été en effet, et sous les Ptolémées, et sous les Romains, et sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Égypte, de l'Europe et des Indes » (*Essai sur les mœurs*, Chap. CXLI, t. II, p. 309-310)

« ... Alexandre, dans une vie très courte, et au milieu de ses conquêtes rapides, construisit Alexandrie et Scanderon, rétablit cette même Samarcande, qui fut depuis le siège de l'empire de Tamerlan, et bâtit des villes jusque dans les Indes, établit des colonies grecques au-delà de l'Oxus, envoya en Grèce les observations de Babylone, et changea la face du commerce de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, dont Alexandrie devint le magasin universel. Voilà, ce me semble, en quoi Alexandre l'emporte sur Tamerlan, sur Gengis, et sur tous les conquérants qu'on veut lui égaler » (*Essai sur le mœurs*, I, p. 807).

La Bible enfin expliquée, Les Maccabées (1777)

« Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques... Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l'âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grèce qu'avait eu son père, soumettant d'abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général, conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains, enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parce que c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si longtemps aux Grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes et jusques dans les Indes ; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre grâce au nom du genre humain. Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre. Ainsi les déclamations de quelques poètes contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme et les filles de Darius ses prisonnières. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siège de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal De Richelieu au siège de La Rochelle. S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais ; mais

j'excuserais peut-être cette vengeance atroce, contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jeté leurs corps dans la mer...

On n'a point assez remarqué que le temps d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable sans doute à celle que les Newton et les Locke ont répandues de nos jours sur le genre humain du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de grâces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient grecs, cultivèrent les beaux-arts jusques dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent peu à peu à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décents leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes mêmes. Il y eut moins des prodiges, quoique la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle.

Les Juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine. Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'âme, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands privilèges dans Alexandrie, et delà chez les pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que la vie par le mot d'âme ; ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'être suprême aux âmes des bons, et aux méchants qui survivaient à leurs corps ; tout avait été jusque là temporel, matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique. Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolémées et sous les Séleucides ».

Voltaire, *Essai sur les Mœurs* (1753), Table de l'Introduction

- Introduction
- I. - Changements dans le globe.
- II. - Des différentes races d'hommes.
- III. - De l'antiquité des nations.
- IV. - De la connaissance de l'âme.
- V. - De la religion. Des premiers hommes.
- VI. - Des usages et des sentiments communs à presque toutes les nations anciennes.
- VII. - Des sauvages.
- VIII. - De l'Amérique.
- IX. - De la théocratie.
- X. - Des Chaldéens.
- XI. - Des Babyloniens devenus Persans.
- XII. - De la Syrie.
- XIII. - Des Phéniciens et de Sanchoniaton.
- XIV. - Des Scythes et des Gomérites.
- XV. - De l'Arabie.
- XVI. - De Bram, Abram, Abraham.
- XVII. - De l'Inde.
- XVIII. - De la Chine.
- XIX. - De l'Égypte.
- XX. - De la langue des Égyptiens, et de leurs symboles.
- XXI. - Des monuments des Égyptiens.
- XXII. - Des rites égyptiens, et de la circoncision.
- XXIII. - Des mystères des Égyptiens.
- XXIV. - Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, et de leurs rites.
- XXV. - Des législateurs grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'âme.
- XXVI. - Des sectes des Grecs.
- XXVII. - De Zaleucus, et de quelques autres législateurs.
- XXVIII. - De Bacchus.
- XXIX. - Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.
- XXX. - De l'idolâtrie.
- XXXI. - Des oracles.
- XXXII. - Des sibylles chez les Grecs, et de leur influence sur les autres nations.
- XXXIII. - Des miracles.
- XXXIV. - Des temples.
- XXXV. - De la magie.
- XXXVI. - Des victimes humaines.
- XXXVII. - Des mystères de Cérès-Éleusine.
- XXXVIII. - Des Juifs au temps où ils commencèrent à être connus.
- XXXIX. - Des Juifs en Égypte.
- XL. - De Moïse, considéré simplement comme chef d'une nation.
- XLI. - Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.
- XLII. - Des Juifs depuis Saül.
- XLIII. - Des prophètes juifs.
- XLIV. - Des prières des Juifs.
- XLV. - De Josèphe, historien des Juifs.
- XLVI. - D'un mensonge de Flavien Josèphe, concernant Alexandre et les Juifs.
- XLVII. - Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.
- XLVIII. - Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations et chez les Juifs.
- XLIX. - Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.
- L. - Les Romains. commencement de leur empire et de leur religion; leur tolérance.

- LI. - Questions sur les conquêtes des Romains, et leur décadence.
- LII. - Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, et des fables des premiers historiens.
- LIII. - Des législateurs qui ont parlé au nom des dieux.

Voltaire, Persépolis et la Grèce

1-« La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, quoique informe et obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Égypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers et magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appelèrent les artistes de la Grèce.

On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis, bâtie par les Perses; et les monuments de Balbek et de Palmyre sont encore, sous leurs décombres, des chefs-d'oeuvre d'architecture » (*E.M.*, Intro XXIV).

2- « Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années du temps d'Alexandre. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, et de ces monuments plus vantés que solides dont les ruines mêmes sont détruites. Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis, décrites dans plusieurs livres et copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces mesures échappées aux flambeaux dont Alexandre et la courtisane Thaïs mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'oeuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encore debout ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapiteaux, surchargés d'ornements grossiers, ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes.

Toutes les figures sont aussi lourdes et aussi sèches que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monuments de grandeur, mais non pas de goût; et tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde: ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis, et de Louis XIV (*E.M.*, Avant-Propos).

3- « Le Louvre est un chef-d'oeuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation et les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie » (*Dict. phil.* « Antiquité »).

ROLLIN, LE CONQUÉRANT ET L'HOMME DE L'ART

« L'histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain ; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celles des princes et des héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation et de gloire... [Il est] un autre ordre de grandeur, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite et du savoir... Ici, le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, et souvent les devançant... La solide gloire de l'empire littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler non pour soi, mais pour le genre humain ; et c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres empires du monde » (p. 405-406).

« Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'histoire, et qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces héros si vantés dans l'antiquité ont-ils rendu de leur temps un seul homme meilleurs ? ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et si par la fondation des villes et des empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains, par les flots de sang qu'ils ont versés ? Ces avantages mêmes sont bornés à certains lieux et à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces princes, tous ces conquérants, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard ; ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis

Mais les inventeurs des arts et des sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail et de leur industrie : ils ont pourvu de loin à tous nos besoins ; ils nous ont procuré toutes les facilités de la vie ; ils ont converti à nos usages toute la nature ; ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir ; ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre et des abymes même de la mer de précieuses richesses ; et, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connaissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme : ils nous ont mis dans les mains et sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes » (p. 406-7).

Charles XII vu par Voltaire

« Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesses; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États: il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme; admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire ».

« Il parlait très peu, et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les *Commentaires de César* et l'*Histoire d'Alexandre*...

« Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui avait demandé ce qu'il pensait d'Alexandre: « Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans.

— Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?» On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: « Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave. »

Il fit lire au roi les tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, et les ouvrages de Despréaux. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitième où l'auteur traite Alexandre de fou et d'enragé, il déchira le feuillet. »

Volney, Charles XII et Alexandre

« Il me reste à parler de l'influence qu'exercent en général les livres d'histoire sur les opinions des générations suivantes, et sur la conduite des peuples et des gouvernements. Quelques exemples vont rendre sensible la puissance de ce genre de récits et de la manière de les présenter. Tout le monde connaît l'effet qu'avait produit sur l'âme d'Alexandre l'Iliade d'Homère, qui est une histoire en vers ; effet tel que le fils de Philippe, enthousiasmé de la valeur d'Achille, en fit son modèle, et que portant le poème homérique dans une cassette d'or, il alimentait par cette lecture ses guerrières fureurs. En remontant des effets aux causes, il n'est point absurde de supposer que la conquête de l'Asie a dépendu de ce simple fait, la lecture d'Homère par Alexandre. Ma conjecture n'est que probable ; mais un autre trait non moins célèbre, et qui est certain, c'est que l'histoire de ce même Alexandre, écrite par Quinte-Curce, est devenue le principal moteur des guerres terribles qui, sur la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, ont agité tout le nord de l'Eu-[121] rope. Vous avez tous lu l'Histoire de Charles XII, roi de Suède, et vous savez que c'est dans l'ouvrage de Quinte-Curce qu'il puisa cette manie d'imitation d'Alexandre, dont les effets furent, d'abord, l'ébranlement, puis l'affermissement de l'empire Russe, et en quelque sorte sa transplantation d'Asie en Europe, par la fondation de Petersbourg et l'abandon de Moscou, où, sans cette crise, le czar Pierre I^{er} eût probablement resté. Que si l'historien et le poète eussent accompagné leurs récits de réflexions judicieuses sur tous les maux produits par la manie des conquêtes, et qu'au lieu de blasphémer le nom de la vertu, en l'appliquant aux actions guerrières, ils en eussent fait sentir l'extravagance et le crime ; il est très probable que l'esprit des deux jeunes princes en eût reçu une autre direction, et qu'ils eussent tourné leur activité vers une gloire solide, dont le czar Pierre I^{er}, malgré son défaut de culture et d'éducation, eut un sentiment infiniment plus noble et plus vrai ».

Volney, *Leçons d'histoire prononcées à l'École Normale en l'an III de la République française* (1795), 3^e éd., Rossange frères, Paris, 1822, p. 120-121.

Charles XII	Alexandre
<p>1-Desseins non adaptés aux forces de son royaume ;</p> <p>2-Objectifs non adaptés aux forces de l'ennemi : pas en décadence, mais au contraire force croissante, y compris face au première défaite ;</p> <p>3-En conséquence, pas capable de mener une guerre longue, d'où assèchement des forces par un éloignement trop lointain et trop long : « La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait de son cours ».</p> <p>4-Décalé par rapport aux réalités, y compris la sienne propre : « Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très mal. Il n'était point Alexandre ; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre ».</p> <p>5-Tout compte fait on ne peut pas attribuer le sort de la guerre à la Fortune, mais bien « à la nature des choses ».</p>	<p>1- Alexandre, avant de partir, sait garantir la tranquillité de ses arrières, et l'union de la Grèce contre la Perse.</p> <p>2-Empire perse en état d'infériorité militaire depuis les Guerres médiques ; incapable de se réformer. Rois orgueilleux, sensibles à la flatterie ; engagent la bataille par vaine gloriole.</p> <p>3-Ne part pas dans l'inconnu : sait profiter de la force de l'ennemi (richesses de la terre) pour son ravitaillement</p> <p>4-« Projet sensé... sage et bien exécuté... Saillie de raison ». Étapes préparées une à une : Granique, Issos, Arbèles.</p> <p>5-Prudence, valeur et témérité</p> <p>6-Sa politique de conservation des territoires, investissements. L'entente avec les Perses ; sa politique de fondation de colonies. Résultats après sa mort : pas de révolte Opposition avec les Romains et César.</p>

Quinte-Curce, les Scythes et Alexandre

« Les Scythes, au reste, n'ont pas, comme les autres Barbares, l'esprit grossier et sans culture: il en est, dit-on, parmi eux, qui ne sont pas étrangers à la sagesse, autant du moins qu'elle peut se rencontrer chez une nation toujours armée. Voici, d'après ce que l'on rapporte, comment ils parlèrent au roi. On trouvera peut-être leur éloquence bien étrangère à nos moeurs, qui ont l'avantage d'un temps et d'une civilisation plus éclairés; mais le mépris qu'on pourra faire de leur discours ne doit pas s'étendre à la fidélité de l'historien, qui recueille les traditions quelles qu'elles soient, sans les altérer. Il a donc été raconté que l'un d'eux, le plus avancé en âge, s'exprima en ces termes ».

« Toi qui te vantes d'aller à la poursuite des bandits (*latrones*), pour tous les peuples où tu es parvenu c'est toi le bandit (*latro*)... Maintenant, vers nos troupeaux tu tends une main avide, insatiable... car tu as beau être le plus grand et le plus puissant des hommes, personne ne veut souffrir un étranger pour maître. Passe seulement le Tanaïs, tu sauras jusqu'où s'étendent nos contrées; jamais cependant tu n'atteindras les Scythes: notre pauvreté sera plus agile que ton armée, chargée du butin de tant de nations. Au moment où tu nous croiras le plus éloignés, tu nous verras dans ton camp; nous poursuivons et fuyons avec la même rapidité. J'entends dire que les solitudes de la Scythie ont même passé en proverbe chez les Grecs: pour nous, les lieux déserts et étrangers à la culture humaine ont plus de charmes que les villes et les campagnes...Au reste, tu trouveras en nous des sentinelles placées à la porte de l'Asie et de l'Europe: sauf le Tanaïs qui nous en sépare, nous touchons à la Bactriane; au-delà du Tanaïs nous étendons nos demeures jusqu'à la Thrace, et la Thrace, dit-on, confine à la Macédoine. Voisins de tes deux empires, c'est à toi de voir si tu nous veux pour ennemis ou pour amis." Ainsi parla le Barbare ».

VOYAGE

DANS



LA HAUTE PENNSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Par un Membre adoptif de la Nation Onéida.

Traduit et publié par l'auteur des LETTRES D'UN
CULTIVATEUR AMÉRICAIN.

T O M E P R E M I E R .

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-
des-Arcs, n° 16.

AN IX — 1801.



Gravé par J. B. Tardieu

Gravé par J. B. Tardieu

Gravé par J. B. Tardieu

KÉSKÉTOMAU,
Ancien Sachem de la Nation Onondaga.

Discours de Koohassen

(Crèvecoeur, Voyages, I, p. 119-123)

« En vivant comme les blancs, nous cesserons d'être ce que nous sommes, les enfants de notre Dieu, qui nous a fait chasseurs et guerriers. Nous penserons, nous agirons comme eux; et comme eux nous deviendrons menteurs; fourbes, dépendants, attachés au sol que nous cultiverons, enchaînés par des lois, gouvernés par des papiers et par des écritures de mensonges. Eh bien! avec leurs champs, leurs vaches et leurs chevaux, ces blancs sont-ils plus heureux, vivent-ils plus longtemps que nous ? Savent-ils dormir sur la neige, ou au pied d'un arbre comme nous ? Non ; ils ont tant de choses à perdre, que leur esprit veille d'inquiétude. Savent-ils mépriser la vie, souffrir et mourir, comme nous, sans plaintes ni regrets ? Non, ils y tiennent par trop de liens. A quoi donc sert l'argent, pour lequel ils travaillent tant? A faire des riches et des pauvres, à établir parmi eux le crime, la rancune et la jalousie. En devenant cultivateurs, il faudra donc appeler dans nos villages des juges pour nous tourmenter, y élever des prisons à hauts murs pour nous enfermer, et forger des chaînes pour nous retenir? Serons-nous alors, comme nos ancêtres, hardis, braves, fiers, oubliant le passé, contents du présent, peu soucieux de l'avenir? Non; l'hospitalité s'en ira je ne sais où, et ne reviendra plus parmi nous; car chacun voulant amasser aux dépens des autres, n'aura rien à donner à son voisin, qui ne sera plus son ami : comme les blancs, nous ferons tout ce qu'on nous dira de faire pour de l'argent; nous n'aurons plus de volonté. Qu'est-ce qu'un homme qui ne peut plus aller ici ou là, fumer, dormir ou se reposer ? Les plus riches voudront gouverner les plus pauvres; eh bien ! que feront-ils ces pauvres? Faudra-t-il qu'ils deviennent les esclaves, et qu'ils travaillent pour ceux qui seront tout luisants de graisse? Ce ne sera donc plus la force, le courage, l'adresse et la patience qui décideront de la réputation d'un homme ? Non : ce sera l'argent et la chaudière pleine. Un guerrier, dans les veines

duquel circule le sang d'un véritable Onéida, pourrait-il, voudrait-il jamais, parce que le malheur aurait frappé à sa porte, servir un riche poltron ? Non, pas plus que l'aigle des montagnes ne servirait le timide et lâche aigle pêcheur ; pas plus que le fier vautour ne servirait le ramier fugitif : au lieu de ployer comme le roseau du rivage, il résisterait comme le chêne des montagnes, ou, comme les abeilles, il irait dans les grandes forêts chercher l'indépendance et la liberté. Si jamais je perds ma volonté, et que je sois obligé d'obéir à celle d'un autre, parce qu'il sera plus riche que moi, je le *tomélaawkerá*, j'enlèverai sa chevelure, après avoir mis le feu à sa wigwam, car qui me méprise est mon ennemi ; je descendrai les rivières de l'ouest, et dirai aux chefs des nations du Mississipi que les Unéidas sont devenus, comme les blancs barbus, des gratteurs de terre et de vils travailleurs à la journée. Oui ! plutôt que de me soumettre aux ordres d'un maître et de devenir un malheureux mercenaire, j'irai rejoindre mes braves ancêtres. Qu'est-ce que la mort, dont les lâches sont si effrayés ? Pour le chasseur, c'est le jour du repos, la fin de tous ses besoins ; pour le guerrier, celui de la paix éternelle ; pour les malheureux, le dernier terme de leur misère, la confiance et la consolation de tous ceux qui souffrent et pâtissent, l'asyle d'où l'on peut braver l'oppression et la tyrannie ».

Et nos femmes ! et nos enfants ! que deviendront-ils avec leurs champs de blé et de maïs ? Quels exemples de courage ; de patience, auront-ils sous les yeux dans ce nouvel état ? Occupés du travail des mains depuis leur enfance jusques à leur âge mûr, pourront-ils jamais apprendre à supporter la faim, la soif, le malheur, la mort ? Qui leur enseignera à ne pas redouter la dent et la chaudière de leurs ennemis, à mourir, comme des braves, en chantant leurs chansons de guerre ? Voyez les nations qui ont cessé de chasser pour se courber vers la terre ! Que sont-elles devenues depuis qu'elles ont des vaches et des chevaux, et qu'elles s'adressent au dieu des blancs ? Eh bien ! les blancs et leur dieu les méprisent, et ne les prennent pas par la main. Leur nombre diminue tous les jours. Si ces hommes osaient m'offrir de fumer dans leurs oppoygans, je leur dirais fièrement. *Cawen, cawen*.

Continuons d'être ce que nous avons toujours été, de bons chasseurs, de braves guerriers. J'espère que mon opinion est celle de la plus grande partie de ceux qui m'entendent, dont le sang n'a pas encore été blanchi par les neiges de l'hiver, ni refroidi par les glaces de la vieillesse. J'ai parlé ».

Voltaire, les Scythes, Alexandre et la politique russe en Asie centrale

1- « Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu, dans tous les temps, à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. Quinte-Curce met dans la bouche de je ne sais quels Scythes un discours admirable, plein de modération et de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, et comme si Alexandre n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perse, seigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter Quinte-Curce se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase et des déserts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus justes; et ils ont peint Alexandre, vengeur de la Grèce et vainqueur de celui qui voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le monde sans raison et sans justice. On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, et qu'Alexandre bâtit des villes dans leur propre pays; c'est en quoi j'oserais comparer Pierre le Grand à Alexandre: aussi actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'Alexandre » (*Histoire de Russie*).

2-« Continuons l'examen de Quinte-Curce. Il lui plaît d'envoyer une ambassade des Scythes à Alexandre sur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérants espagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paisibles et justes, tout étonnés de voir un voleur grec venu de si loin pour subjuguier des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne songe pas que ces Scythes invincibles avaient été subjugués par les rois de Perse. Ces mêmes Scythes, si paisibles et si justes, se contredisent bien honteusement dans la harangue de Quinte-Curce; ils avouent qu'ils ont porté le fer et la flamme jusque dans la haute Asie. Ce sont, en effet, ces mêmes Tartares qui, joints à tant de hordes du nord, ont dévasté si longtemps l'univers connu, depuis la Chine jusqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des historiens seraient fort belles dans un poème épique, où l'on aime fort les prosopopées. Elles sont l'apanage de la fiction, et c'est malheureusement ce qui fait que les histoires en sont remplies; l'auteur se met, sans façon, à la place de son héros » (*Pyrrhonisme*, 1768).

Voltaire : des Scythes aux Turcs

« Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain, et qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérants et des dévastations; mais qu'un seul homme ait, en vingt années, changé les moeurs, les lois, l'esprit du plus vaste empire de la terre; que tous les arts soient venus en foule embellir les déserts; c'est là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire perfectionna ce que Pierre le Grand avait commencé. Une autre femme (Élisabeth) étendit encore ces nobles commencements. Une autre impératrice encore est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses sujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire: on a vu, en un demi-siècle, la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce et Rome. Et ce qui est plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, Catherine II poursuit en Europe et en Asie les Turcs fuyant devant ses armées, et les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie; et, quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la Thomiris du Nord elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque ».

« On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérants. Ils ont tous été d'abord des sauvages, vivant de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au delà du Taurus et de l'Immaüs, et bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaste que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guère mieux une histoire suivie que les loups et les tigres de leur pays. Ces peuples du Nord firent de tout temps des invasions vers le midi. Ils se répandirent, vers le xi^e siècle, du côté de la Moscovie, ils inondèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes, sous les premiers successeurs de Mahomet, avaient soumis presque toute l'Asie Mineure, la Syrie, et la Perse: les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes » (*EM*, I, p. 552-3).